

Xavier Forneret

Rien - Quelque chose
Le diamant de l'herbe



BeQ

Xavier Forneret

(1809-1884)



Rien

Quelque chose

Le diamant de l'herbe

(Éditions des Cendres, Paris, 1983.)

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 128 : version 2.01

Poète romantique, méconnu de son temps, Xavier Forneret a été redécouvert au vingtième siècle par les surréalistes. Il est surtout connu pour un conte, *Le diamant de l'herbe*, et pour de bons mots tirés de ses oeuvres : – Souvent on n'est pas digne de la pensée qu'on a. – On se dit quelquefois : si Dieu était partout, où se trouverait l'homme ? – Dieu punit l'homme de ses fautes en le laissant vivre. – L'homme n'est qu'un amas de grimaces. – Cimetière veut dire : Allons nous reposer...

« Le style de Forneret est de ceux qui font pressentir Lautréamont comme son répertoire d'images audacieuses et toutes neuves annoncent déjà Saint-Pol-Roux. »

André Breton.

Rien

Une nuit...
Tout le monde

Pendant un jour, beaucoup d'hommes en chairs et en os avaient remué beaucoup d'hommes en livres.

Ces derniers étaient tirés de leur coin où parfois, ils reposent en quiétude grande, montrant pour visage, leur dos où est leur nom.

Puis ensuite, leurs corps ouverts sur un tapis, sous le souffle du jeune et du vieux, mal touchés de certaines mains, disséqués par des regards ; leurs corps demandaient merci aux heures qui sonnaient lentes.

Enfin le moment qui devait les remettre en place arriva, et les hommes en chairs et en os dirent adieu aux hommes en livres.

Voici venir une nuit sombre, avec un roulement infernal précédé d'éclairs, tantôt bleuâtres, tantôt sanglants.

Rien qu'un bruit affreux, rien qu'un feu brûlant l'air, rien qu'une pluie fouettante, rien qu'une obscurité profonde sinon les éclairs.

Pas un nuage blanc, pas une étoile, pas un rayon de lune.

Alors dans une grande salle que les hommes en chairs venaient de quitter, il y eut fête. Les lustres pendaient du ciel par éclats, le tambour battait sans cesse aussi au ciel, et il y avait sur la terre comme un fifre sous les doigts du vent.

Ces lustres, ce tambour, ce fifre, entrèrent dans les yeux et les oreilles de tous ces grands hommes debout sur les planches, – fixes sous leurs habits de cuir, ou de papier, ou de carton ; au point qu'ils tressaillirent, se remuèrent, se changèrent, et leurs soupirs commençaient à parcourir l'espace de la grande salle voûtée.

Ils n'osaient point encore parler.

Cependant l'un d'eux, Young, sauta le premier de son dernier rayon sur la pierre, alla prendre Byron par la main, et tous deux s'assirent, pâles, se montrant, à chacun, leur beau front.

Young laissa tomber de ses lèvres ces paroles :

– Eh bien, Byron, voilà une belle nuit, toute d'orage, toute de voix de tombes et de spectres. Entendez-vous les vitres qui craquent, la pluie qui coule ? N'est-ce pas, que c'est beau ?

– Oui, dit Byron, souvent j'ai eu l'âme égale à ce

bouleversement, lorsque j'écrivais.

– Souvent moi, reprend Young, je me suis assis sur des côtes décharnées, et encore, encore en charpente ; j'ai versé du sang dans un crâne, taillé un os de main pour écrire, essuyé cet os dans une chevelure morte. Un jour, un soir, une nuit, il m'arriva d'être trop lourd, et le squelette qui me portait se brisa. Alors, mon corps se mit dans son ventre, et ses côtes se rassemblèrent sur mon estomac, après leur cassure, comme des ressorts qui cèdent, comme un trébuchet qui prend. Le crâne coiffa mon crâne ; l'encre rouge trempa mon visage, et ma plume se perdit. Je voulus demeurer quatre jours enfermé dans cette espèce de cage, avec la calotte sur ma tête et les taches à ma figure. On me trouva un autre os. Je fis fermer toutes mes fenêtres pendant ces quatre jours ; une lampe, recouverte d'un verre pourpre, flamba sans cesse dans ma chambre, et je traçai ma douzième nuit.

– Et si vous m'aviez vu, dit Byron, écrivant *Oscar d'Alva*, je crois, ou *Une larme*, vous auriez frémi. J'étais sur une langue de rocher baisant le vide, glissante et tordue comme un serpent. Mes pieds regardaient un abîme n'ayant pas plus de fond qu'il y a de fin au ciel. Alors une génisse poursuivie par un boeuf y tomba. J'écoutai, je n'entendis rien. Pourtant, je m'avançai un peu et penchai ma tête ; mais toujours

aucun son ne me frappa.

De cela, il y a dix-sept ans ; et peut-être, la génisse, depuis qu'elle tombe, n'est-elle point encore arrivée à ce fond que tous les fils d'Écosse joints en longueur ne pourraient sans doute aller toucher.

On frissonne de se voir vacillant sur un si grand espace, et malgré tout, ce frisson vous donne quelque chose d'attachant, lorsqu'on regarde, – de fier, lorsqu'on a changé de lieu.

Une soirée par un vent vif, le papier sur lequel j'écrivais m'échappa, et lorsque involontairement je m'élançai pour le retenir, je me trouvai pendu par les cheveux à la main d'un pâtre qui avait remarqué mon imprudence, savait mon nom, et qui, lorsque j'étais à cheval sur ma baïonnette de pierre, arrivait derrière moi, à pas de loup, et se tenait prêt à me saisir au moindre de mes mouvements.

Aussitôt que je sus que quelqu'un me gardait, je cessai d'encourir le danger qui réjouissait si souvent mon âme, en glaçant parfois mon corps.

– Allons, promenons-nous, Byron, redit Young ; quand les chats sont loin, les rats grignotent. Venez et voyez comme elle tombe la pluie. Ce sont nos âmes qui pleurent. Écoutez l'orchestre de l'enfer qui tonne des paroles de Dante. Voyez ces flammes qui fuient parce

que les damnés se remuent dans leurs chaudières sous le grappin du roi à cornes et à queue.

Et les petites ombres des deux grands hommes marchaient dans la vieille salle.

À ce moment une main s'allongea sur elles, et les figures des deux Anglais, subitement retournées, se trouvèrent en face du sourire, des sourires fins et mordants ; Byron et Young crièrent ensemble :

– Voltaire !

– Oui, messieurs, Voltaire qui lui aussi quitte sa planche et veut voir le temps qui se fait.

– Grand génie, prenez place à cette fenêtre ; nous vous la céderons même entièrement, si vous voulez, nous le devons.

– Croyez-vous, messieurs, que j'aie, ou que j'aie eu véritablement... ? – Bien des gens cherchent à prouver le contraire.

– Ces gens-là, dit un des Anglais, sont comme des vessies qui s'enflent de paroles pour ne rendre que du vent ; ou comme une araignée qui filerait une toile pour arrêter la sortie d'un boulet de 48 ; – ou un regard de lune dans les yeux du soleil ; ou encore une fauvette se cramponnant pour enlever un aigle ; ou enfin un cheveu de perruque à une crinière de lion.

Je sais bien que ceux qui me lancent leur langue au visage sont pour la plupart des sots ou des emplâtrés d'hypocrisie religieuse qui font la cour à un conclave ou à une académie systématique.

Je sais bien qu'il est des envieux boursouflés qui en levant la tête comme un dindon qui glougloute, cherchent dans l'air les pensées qu'ils n'ont pas, s'affaissent ensuite lourdement et cherchent à charger de pédantisme ou d'ignorance celles des autres.

Je sais bien qu'il est tel pays qui n'aime pas les idées philosophiques, parce que la philosophie mène à l'indépendance et que les premiers de ce pays voient une branche de conservation dans leurs caresses aux choses théocratiques ; et de là, ces myriades de reptiles qui s'accrochent à certains habits, et couvrent de sifflements bâtards la voix de leur maître.

Je sais bien que tout ce verbiage, toutes les rodomontades littéraires de ces gens-là, ressemblent assez à la marmite pyrostatique, qui veut apprêter un repas de huit couverts en consommant et consumant cinq centimes et demi, valeur en charbon.

Je sais bien que leurs mots ne lancent pas autant d'étincelles, que contient d'oeufs une laitance d'esturgeon ; – cinquante-sept millions d'après Leuwenboek.

Je sais bien que ces insensés ont l'encéphale au cerveau ; qu'ils pensent peut-être comme Leibnitz, pouvoir inventer une langue aussi exacte que l'algèbre ;

Qu'ils sont souvent la colonne hermétique, une colonne humaine à tête de pierre ;

Qu'ils voudraient rétrograder aux temps des Indus où l'eau de la Clepsydre sonnait les heures ;

Qu'ils exhalent beaucoup de parfum du grimoire l'Enchiridion, au temps de Léon III, ou de la science de Cagliostro, le sorcier consulté par Lavater ;

Qu'ils brillent comme l'escarboucle du Wouivre, serpent ailé ;

Qu'ils sont encore comme Scoresby, qui a descendu une sonde dans les mers australes à 7600 pieds sans toucher leur fond ;

Je sais bien que ceux qui les écoutent les croient, c'est l'homme endormi qui devient aveugle sous un rayon de lune dans les forêts de Démérari, contrées des tropiques ;

Je sais bien tout cela ; mais, j'avoue que tout cela ne prouve pas...

– Vous avez du génie, s'écrièrent Young et Byron, vous avez du génie... !

– D'abord de la mémoire, répondit Voltaire.

– Et si le temps était un gâteau et qu'on le partageât, on vous devrait au moins un siècle ; et pour part au couteau, une médaille presque large comme la lune où serait gravé tout ce qui est advenu de bien sous votre influence.

– Mon orthographe, n'est-ce pas, messieurs ?

– Oh ! voilà bien le grand homme, oubliant sa force et parlant de sa faiblesse.

– Mettons science et prétention de côté. Voulez-vous, messieurs, et écoutez-moi un instant.

– Nous le voulons de tout coeur.

– Eh bien, encore jeune, à Paris, j'avais une maîtresse. Un jour qu'elle m'envoya des vins excellents, avec cette adresse : « Au génie en herbe », je ne pus m'empêcher de lui répondre immédiatement : « Arrosé par une femme, il sera bientôt en fleurs. »

Cela me fait souvenir d'un voyage en Bourgogne, que je fis en mil sept cent... quatorze. J'avais vingt ans. Ma maîtresse de Paris m'accablait de lettres, demandant explications détaillées sur ce que je faisais, sur mon genre de vie, et quand enfin, je reviendrais près d'elle.

Moi qui n'ai jamais pu ou su lui rendre mot pour mot, phrase pour phrase, lettre pour lettre, je lui répondis :

Ma vivement aimée !

Hors de la ville – Beaune – dont chaque goutte de vin est une goutte de vie, il existe à peu de distance, un petit cours tantôt large, tantôt rétréci et de deux mille cent cinquante pieds de longueur environ, juste moitié de la hauteur ordinaire d'une colline des Alpes.

Ce cours bordé par un ruisseau limpide, conduit à la source de *l'Aigue* et non de *l'Aigle* ainsi que l'appelle une partie des indigènes.

L'eau de cette fontaine est aussi suave et aussi transparente que le vin de Beaune, qui l'entoure, est spiritueux et parfumé.

Des marronniers déjà vieux, énormes et touffus semblent défier, pour la fraîcheur de ce lieu, les rayons du soleil – et c'est là, que de temps en temps la jeunesse ouvrière vient danser, rire et saluer la fontaine, en buvant de son eau si belle et si claire, qu'il ne faudrait pas dire avant d'y être : *Fontaine...*

Si quelqu'un a visité cet endroit en homme qui furette, qui porte partout ses regards, cherchant sans cesse à découvrir quelque chose qu'il ne connaît pas, il a dû remarquer toutefois après l'extraction de plantes ondules, au milieu de l'enceinte qui retient les eaux de *l'Aigue*, comme une mère garde son enfant dans ses entrailles ; il a dû apercevoir un affaissement sensible

de terrain.

Dans des temps reculés, où chaque peuplade possédait son idiome, où *femme*, pouvait signifier, *Dieu*, pour les uns, *Diabole* pour les autres, il y avait à l'endroit de cet éboulement intérieur, une pierre formant un carré long d'à peu près deux pieds et demi.

Le voile tremblotant qui recouvre la surface de l'enceinte, malgré sa pureté diaphane, empêchait souvent de lire les mots gravés sur cette dalle.

Voilà quels ils étaient :

CELVI QV1 ME SOVLEVERA
AVECQVE BEAVNE PERIRA

La main de Dieu qui, selon sa puissance, repousse ou fait avancer les siècles, semblable au vent qui chasse ou attire une feuille, la main de Dieu grava ces mots.

Des traditions anciennes comme le monde et vivaces comme lui, puisqu'elles n'ont pu se perdre à travers les torrents d'années qui ont roulé sur elles, – de ces traditions, vieilles filles de Saturne, moi, jeune homme, je vais essayer de rendre le bégaiement intelligible.

Noé qui, comme chacun le sait, planta la vigne, – avant de commettre cette action précieuse, Noé

demanda permission à Dieu, le père de tous, afin d'explorer les différents pays de la terre. Avant de s'enivrer, Noé voulut choisir son lieu et place pour y faire croître et mûrir le raisin.

Noé eut raison.

Après le déluge, après un temps d'arrêt sur le mont Ararath, lorsque les eaux se furent retirées, Noé tenta plusieurs essais vinicoles qui ne le satisfirent que médiocrement. Alors accompagné de ses fils, Sem, Cham et Japhet, il parcourut et traversa l'Asie, l'Europe, vint en ce qu'on nomme maintenant, France, stationna sur ce qui devait être un jour Bourgogne et Beaune ; puis il y ficha des échalias.

Toutes les peuplades des contrées voisines et des autres parties du globe, de l'Afrique et surtout de l'Asie, déblatérèrent hautement contre le goût injuste de Noé, et les larmes qu'elles répandirent à ce sujet devinrent en si grande abondance, qu'elles formèrent une espèce de cataclysme.

Noé craignit pour sa vigne.

Mais Dieu pacificateur de toutes choses, en reconnaissant que le bon patriarche avait bien choisi son coteau pour qu'un jour il fût doré, Dieu rassembla les peuples, descendit jusqu'à la terre, s'assit sur le monde, son trône, posa sur sa tête le soleil, son

diadème ; puis il dit :

Peuples, cessez de pleurer, je fais cas de vos larmes, je les considère, car, je veux bien les renfermer dans un caveau que vient de creuser à l'instant ma toute-puissance. Une dalle en scellera l'entrée, à cette dalle, il y aura un anneau de fer ; et à cet anneau de fer seront invisiblement attachées les racines du dernier cep bourguignon : – celui qui les arrachera du sol amènera avec elle la pierre de ma volonté, et je permettrai qu'à jamais vos larmes l'engloutissent, ainsi que Beaune et Bourgogne.

Dieu dit et se retira dans le ciel, son palais.

Et Noé sourit.

Et les peuples se turent, soupirèrent et attendent encore.

Je te salue et t'embrasse.

Voltaire.

Et une autre fois lorsque Mme de ... me suppliait de lui dire comment j'employais les heures de mon jour, j'écrivis :

Ma bonne et aimée,

J'ai souvent désiré savoir combien une langue ordinaire d'homme lançait par an de sa demeure dans l'air, de sons articulés, durs, tendres, énergiques, indifférents, justes, cruels, insensés, sages, faux, francs, passionnés, calmes, hardis, craintifs, repoussants, consolateurs, spirituels, ineptes, grands, petits, sceptiques, décisifs, clairs, insignifiants et amphibologiques.

Combien ces sons qu'on appelle mots, renfermaient de lettres ?

Combien de consonnes, combien de voyelles ?
Combien à ces lettres il fallait d'accents et de points sur les I ?

Combien ces mots exigeaient de traits d'union, de points d'exclamation ou d'admiration, de points d'interrogation ?

Combien ces mots formaient de phrases ?

Ces phrases, de pages ?

Ces pages, de livres ?

Ces livres, de bibliothèques ?

Ces bibliothèques, de savants ?

Ces savants, de pensées ?

Ces pensées, d'appréciateurs, d'admirateurs, de chroniqueurs ?

Quelle serait la consommation, par ces phrases, de guillemets, de ponctuation, de parenthèses, de renvois, d'alinéas ?

Combien enfin, il y aurait dans tout cela, d'éloquence et de pureté, de bavardage et de bévues ?

Un homme, entre tous, le moins fou, à qui je racontais mon désir, m'assura qu'il était bizarre et fantasque, qu'il y voyait presque de l'immodération et m'engagea fortement à renoncer à l'accomplissement de ce vœu.

Après avoir pris le bassin de la raison et celui de la folie, après les avoir suspendus l'un et l'autre au fléau de la réflexion, je rejetai loin ce capricieux caprice. Mais voilà que depuis plusieurs années il s'est repris à moi plus despote que jamais, l'homme étant mort et ma réflexion perdue. J'ai donc cédé à une fantaisie d'imagination, et je connais à présent, de quoi une langue d'homme est capable.

Cinquante-sept millions trois cent quarante-huit mille neuf cent trente-sept mots sortent par an d'une bouche d'homme, sans compter les extras pris dans le vin, le sommeil et le Parlement, si cette bouche y a

voix.

Ces mots renferment quatre cent un millions de lettres, moitié voyelles, moitié consonnes.

Si j'avais pu prévoir cette égalité, que de peine évitée pour ce calcul !

Celui des accents et des points sur les I, n'offrait point assez d'importance pour que j'y arrêtasse mon attention.

Les points d'exclamation, d'admiration, d'interrogation, se montent ensemble à plus de trente-cinq mille ; les traits d'union à dix-neuf cent quatre-vingt quatre.

Pardonne-moi, ma bonne et aimée, de n'avoir pas compté la ponctuation, les guillemets, les parenthèses, les renvois, les alinéas, les phrases, les pages, les livres, les bibliothèques, les savants, les pensées, les appréciations, les admirateurs, les chroniqueurs. Mais ma tête aurait craqué sous le poids de tant de chiffres ; encore un coup, pardonne-moi.

Double à peu près tout ce que je viens de dire, grossissant avec soin le nombre des interrogations : et ce sera pour une bouche... la plume m'échappe.

Adieu, bientôt je te verrai.

– Quelle mémoire vous avez ! dit Young !

– Mémoire de mort qui n'a à faire qu'à se souvenir. Oui, voilà les brouillons (d'esprit si vous voulez), que j'envoyais à Mme de ... et si on ne les trouve pas parmi mes lettres, c'est que, sans doute, on n'a pas daigné les imprimer. Qu'importe, au reste, on a eu raison.

Encore quelques mots moins gais que ceux que je viens de vous débiter, messieurs, et à vous la parole.

Young et Byron pensaient qu'un homme qui avait fait tant de livres pouvait bien être un peu bavard, surtout lorsqu'il était mort ; ils se turent.

Et Voltaire voyant qu'il commençait à fatiguer les deux Anglais, se hâta de dire :

– Messieurs, toujours à elle. Alors, j'avais vingt-cinq ans, je crois.

Amie,

Tu n'es pas auteur, toi, parce que tu ne voudrais pas de cette vie-là. Si tu savais comme parfois elle ronge tout ; comme elle vous fait brusquer ce qu'on chérit le plus au monde, comme on est ennuyé, blasé sur tout ; comme on prend chaque chose en pitié, comme on se

met à table avec fureur, comme on se couche malheureux ; comme on se lève plus malheureux encore ; comme le jour vous paraît noir, le soleil obscur, l'air épais, l'eau trouble, les visages hideux, les paroles assommantes, le bruit insupportable, les cimetières magnifiques, les tombes riantes ; et quand on voit dans sa pensée un squelette planant sur le monde, on voudrait occuper la place de cet exergue de la mort.

Depuis deux ans, tu me prédis gloire et succès ; où est donc cette gloire ? où sont donc ces succès ? Toujours rien ou presque rien ! Oh ! tais-toi, tais-toi ! Je te l'ai dit déjà, je crois, mais je te le répète encore, il me semble que j'aurais pu être quelque chose, si la culture de mon esprit s'était faite à temps opportun, si ma santé brillait, car, vois-tu, je ne me porte jamais bien ; si enfin la médiocrité, la misère peut-être, ne venait me montrer sans cesse son corps à travers ses haillons poudreux et pendants, j'aurai froid peut-être, oh ! je crains d'avoir froid. J'aurai faim et je mourrai sans secours, car personne ne saura mon malheur. J'écrirai avec de l'encre que je dégèlerai avec mon souffle, combien de fois mon estomac aura crié par minute : des aliments ! des aliments ! Combien de fois j'aurai cherché à ronger des choses qui auront rongé mes dents et ri de mes entrailles ; et si le besoin et l'inanition n'obscurcissent pas trop mes yeux, si l'encre ne devient pas trop dure, si je peux encore souffler sur elle ; si ma main n'est pas

trop raidie par des crispations douloureuses ; alors je noterai que j'ai vu depuis ma fenêtre sous les tuiles, et cassée pour tous les vents, et où mes tortures m'auront traîné ; j'inscrirai sur ma dernière feuille, car j'aurai tout vendu pour pouvoir écrire encore ; j'inscrirai donc, appuyé sur la pierre fendue par la gelée, combien d'équipages reluisants, à coussins doux et de soie, dont l'achat de chaque frange suffirait pour nourrir, un jour, au moins, une mère et deux enfants ; je dirai combien de femmes et d'hommes étendus dans ces voitures, avec des jambes aussi bonnes et souvent meilleures que celles de leurs chevaux gras et remplis, je dirai combien de riches et d'heureux écrasants auront couru la tête fraîche et rieuse, sous une tête nue, blanche et fixe comme celle d'un mort, avec des yeux ouverts et hagards comme ceux d'un guillotiné.

Mon avenir ! mon avenir ! c'est du cuivre plein de rouille que mon avenir !

– Oui, messieurs, voilà ce que j'écrivais à cette excellente Mme de ..., et pourtant je suis mort sous quatre-vingt-quatre ans..., et je suis devenu...

– Ce que vous êtes, dit Byron, un homme haut de quatre-vingt-quinze volumes.

– Soit, mais assez : ne parlons plus de moi ; minuit

va venir, son avant-quart l'annonce, l'orage continue, la pluie qui tombe ne déteint pas la nuit, il n'y a que les éclairs qui ouvrent par instants le ciel. Allons, Byron, cherchez dans vos souvenirs de vie, quelque chose à nous raconter avant que nous remontions sur notre planche. Qu'en dites-vous Young ?

– Je dis : oui.

(La suite à une autre année.)

Quelque chose

Lundi huit heures du soir,
après avoir ouvert le *Spectateur*,
journal paraissant
tous les deux jours.

– « Le froid continue... les besoins se multiplient...
nous adjurons donc, etc. »

(Trois ou quatre numéros du *Spectateur*)

En conséquence :

À Monsieur le Rédacteur du *Spectateur*,

Monsieur

J'ai en portefeuille un mauvais billet d'à peu près 30 pages in 8°. Si le public veut bien l'endosser, son montant sera pour les pauvres. Dans peu de jours, on trouvera ses morceaux chez MM. Decailly, Tussa, Gretenet et Lagier, libraires, et au Théâtre.

Prix de chacun d'eux 50 centimes.

J'ai l'honneur, etc.

Xavier Forneret

La grande feuille a paru trois fois depuis que j'ai eu l'honneur de lui adresser ma petite lettre ; ce qui m'engage à publier une espèce de dialogue.

(La scène s'est passée aux coulisses du Théâtre, vendredi dernier.)

Moi – M. Vincent, aurez-vous la bonté de faire insérer ma lettre ?

M. Vincent – Oh ! oui monsieur.

Moi – Je vous en remercie beaucoup.

M. Vincent – Mais que veut-elle donc dire, votre lettre ?

Moi (à qui l'étonnement mord la langue) – Ma foi, monsieur...

M. Vincent – Ce portefeuille... ce billet... cet endossement... ces morceaux... moi, ainsi que plusieurs personnes* nous ne comprenons pas.

Moi (à qui la langue revient) – Auriez-vous cru, par hasard, que c'était un effet de commerce, que ?

* On pense que plusieurs personnes sont ici plusieurs rédacteurs. – X.F.

M. Vincent – Oui, et que par souscription...

Moi – Je ne crois pas qu'il existe *des billets à échéance* de 30 pages in 8° ; celui dont je parle est simplement *Rien*, dont je voudrais bien faire quelque chose, à l'aide du public.

M. Vincent – Alors c'est une brochure ?

Moi – Un extrait de brochure.

M. Vincent – Ah bien.

Moi – Et ma lettre, M. Vincent ?

M. Vincent – Pour demain samedi, monsieur.

Jeudi, samedi et lundi ont paru sans ma lettre dans le *Spectateur* qui s'est sans doute dit : « Puisque je ne comprends pas, nul ne pourrait comprendre. »

Note expresse. Je tenais à la publicité du *Spectateur* parce que c'était une publication de plus. Voilà tout.

Si je le promettais, je me brûlerais vif.

Xavier Forneret

Le Diamant de l'herbe

Selon, je crois, des dires, le ver luisant annonce par son apparition plus ou moins lumineuse, plus ou moins renouvelée, plus ou moins près de certain endroit, plus ou moins multipliée, car, toujours selon les dires, il se meut sous l'influence de ce qui doit advenir, le ver luisant présage, ou une tempête sur mer, ou une révolution sur terre : alors, il est sombre, se rallume et s'éteint ; puis un miracle : alors on le voit à peine ; puis un meurtre : il est rougeâtre ; puis de la neige : ses pattes deviennent noires ; du froid : il est d'un vif éclat sans cesse ; de la pluie : il change de place ; des fêtes publiques : il frémit dans l'herbe et s'épanche en innombrables petits jets de lumière ; de la grêle : il se remue par saccades ; du vent : il semble s'enfoncer en terre ; un beau ciel pour le lendemain : il est bleu ; une belle nuit : il étoile l'herbe à peu près comme pour les fêtes publiques, seulement il ne frémit pas. Pour un enfant qui naît, le ver est blanc ; enfin, à l'heure où s'accomplit une étrange destinée, le ver luisant est jaune.

Je ne sais jusqu'à quel point ces dires doivent être crus ; mais voici : – Je raconte.

Par un soir où tout le souffle des anges volait sur la figure des hommes ; par un de ces soirs où l'on voudrait

avoir mille poumons pour leur donner à tous cet air qui semble venir des jardins du ciel ; – sous d’énormes et vieux arbres plantés dans des brins d’herbe, un pavillon étalait à la lune ses ailes oblongues et délabrées.

Il y avait là de l’eau qui pleurait en passant sur un lit d’épines. Il y avait là, bien des pierres verdâtres où les doigts du temps avaient fait de gros trous ; bien de la mousse autour des pierres ; bien des feuilles sèches de trois ou quatre années peut-être ; bien du mystère, bien du silence, bien de l’éloignement de tout ce qui a vie humaine. – Là, un homme aurait pu se croire le premier ou le dernier homme, – à la création ou au jugement de Dieu. – Oh ! comme la lune paraissait offrir à chaque feuille des vieux arbres, à chaque pierre du pavillon, à l’eau qui s’en allait, aux ronces qui l’arrêtaient, sa mélancolie grave et ses larmes blanches ! Mais bientôt elle se lassa de regarder la terre, se couvrit pour un instant d’un voile presque noir, et alors il n’y eut plus pour éclairer les choses du lieu abandonné, qu’un léger feu sur l’herbe. – C’était un petit ver luisant qui jaillissait de tous côtés en étoiles ; – il prédisait beau jour, après la nuit qui passait.

Du chèvrefeuille venait, par le toit du pavillon, se glisser à travers ses fenêtres se tordant et se laissant choir de vieillesse ; et quand la lune reparut, le pavillon ressemblait à une tête blanche, ayant à son sommet de

longues tresses de cheveux verts qui allaient caresser des yeux remplis de larmes de pierre.

Sur le pavé, saupoudré de poussière et de vieux plâtre se décollant du plafond et des murs de la demeure en ruines, on apercevait des pas d'homme fraîchement empreints, on voyait des marques fines et légères qui annonçaient qu'un pied de femme avait aussi effleuré cet endroit de solitude profonde.

Une lampe de cuivre, retenue par un cordon de soie rose, vacillait imperceptiblement au milieu de la masure. Ses mèches étaient en état de donner de la lumière, et l'on reconnaissait facilement qu'elles avaient brûlé la précédente nuit.

À cette lampe il y avait un abat-jour comme à une lanterne sourde ; et à cet abat-jour, un ruban, de couleur brune, attaché au seul bras qui restât à un fauteuil ; l'autre s'était sans doute perdu à une bataille d'années.

Sur le fauteuil, très large, et habillé d'une étoffe autrefois velours amarante, deux places étaient marquées ; – l'interstice laissait observer que les deux personnes qui s'y asseyaient se tenaient fort rapprochées l'une de l'autre. – Bien des endroits du fauteuil étaient couverts de poussière, tandis qu'ailleurs tout reluisait, frotté, ciré, presque usé par les corps qui semblaient en prendre souvent possession.

Le fauteuil faisait face à la lampe qui pendait à peu de distance de la terre et de lui.

Outre l'écoulement de l'eau en dehors, on entendait au-dedans du pavillon quelque chose qui frémissait dans tous ses coins ; – et quand le regard de la lune en éclairait quelques-uns, l'oeil distinguait des objets semblables à de larges traces d'encre bien noire, auxquelles le hasard fait des pattes, sur la blancheur d'un papier ; des objets marchant, s'arrêtant, puis remuant de nouveau, et marquant sous eux des traînées à reflets comme ceux que lancent des ailes de cigales en joie, ou des bulles de savon au soleil, ou des écailles de poisson vues à certain point du jour ; – un clan d'araignées en famille, avec son trousseau de toile, désespoir des mouches et secours des doigts coupés. L'araignée se pavanait, là, d'indépendance, n'ayant point à redouter ni les cris d'enfant et de femme qui décèlent sa présence, ni alors l'époussette du valet qui l'étourdit, ni les semelles de souliers ou de pantoufles qui l'écrasent, ni encore la langue d'une bougie qui la brûle. – L'araignée vivait là, en toute sécurité dans son domaine poudreux. Le ver luisant ne devait pas revêtir pour elle sa nuance d'étrange destin, sa nuance jaune. L'araignée se filait un bonheur de soie, doux, uniforme, de tous les jours, de toutes les heures, de chaque minute, de chaque seconde, de chaque tierce.

Des fleurs étaient effeuillées sur le fauteuil et dans tout le pavillon. Un petit banc, recouvert d'un coussin touchait les pieds de devant du siège de repos, et ne servait que pour la place à droite ; au moins, on pouvait le supposer. – Le bras restant du fauteuil était aussi à droite.

Sous l'appui du petit banc, disposé en forme de tiroir, existait un coffret en ussassi, qu'on dérangeait et remettait souvent dans sa case ; ses angles s'émoussaient, s'esquillaient, s'arrondissaient à force d'être touchés, retouchés, encore, encore.

Neuf heures sonnaient au moment où la lune donnait son regard, où l'araignée filait, où le ver luisant luisait.

L'eau coulait comme le temps passe, toujours.

Bientôt apparut, dans la ligne de terre et de sable d'un sentier, une femme jeune. Sa robe était blanche et volait sous la bouche du vent. Ses cheveux s'agitaient comme des flots dorés, sur sa poitrine pâle comme sa robe, et haletante comme ses cheveux. Sa bouche, oh ! sa bouche, vous eussiez dit qu'elle se posait sur des lèvres, tant elle était frémissante, tant y était appliquée cette agitation voluptueuse qui n'existe que quand lèvres sont sur lèvres, que lorsque coeur est sur coeur. Dans tous ses traits, il y avait toute l'espérance ; dans le plus caché de ses regards, il y avait la mort que donne souvent un bonheur ; vous savez, cette mort qui vous

arrive par un frisson qui vous gagne, par un serrement qui lie vos veines, par cette extase qui arrête votre vie et vous laisse la chaleur de votre sang ; vous savez ?

C'est que, voyez-vous, cette femme allait à un rendez-vous d'amour. Elle croyait bien à Dieu, allez ; à Dieu, aux saints, aux anges, à tout ; oh ! oui, elle croyait. Si vous aviez pu voir son coeur sauter dans sa poitrine au milieu de ses saintes croyances, vous vous seriez dit : « Qu'a donc cette femme ? oh ! mais, qu'à donc cette femme ? » Et si fort et si armé que vous eussiez été, si elle avait pu lire vos pensées à travers votre visage, elle vous aurait répondu : « Arrière ! arrière ! que je passe ! Je vais à mon rendez-vous d'amour, – et dussé-je en passant vous laisser une partie de mon corps sur votre épée, – plusieurs de mes os cassés, brisés, moulus, à cette partie de mon corps, – pourvu qu'il m'en reste assez pour pouvoir porter mon coeur sur celui de mon amant ; – pourvu que j'aie encore à donner un souffle à son baiser, un sourire à sa bouche, un regard à ses yeux, une larme à son âme ; – eh bien ! que mon sang coule après sous la pointe de votre arme ; – que ma chair se sépare et s'épande sous son tranchant, – peu m'importe, voyez-vous, peu m'importe ! Mais par grâce, mon Dieu ! mon Dieu ! que j'aie à mon rendez-vous d'amour, que j'aie au paradis du ciel ! »

Et elle allait, elle allait, la jeune femme, caressant la terre de ses pieds, comme si elle l'eût baisée, parfumant, de son passage, les fleurs et l'air ; – laissant partout un peu de ses yeux, un peu de son souffle, un peu de son âme.

Elle disait : « Je vais donc le regarder, lui parler, l'entendre, le toucher ! Oh ! oui, j'aurai tout cela. Ma voix se mêlera à la sienne ; mais la sienne est plus douce mille fois. Oh ! si vous l'entendiez, vraiment il me fait mourir avec les mots de son cœur, vraiment. Vous ne pouvez penser comment il dit : « Je t'aime ! » Non, car il ne le dit jamais et je l'entends sans cesse. Le soleil échauffe les veines de la terre, – lui calcine les miennes. Mon Dieu ! comment veux-je donc raconter ce que j'éprouve ? Je suis bien embarrassée. Il y a quelque chose, quand il est là, de tout transparent, de tout illuminé, de tout suave, qui réjouit, qui étonne, qui accable. J'entends des sons qui mordent d'abord l'oreille, puis la caressent ensuite, – puis l'enveloppent de mélodie. J'entends des baisers, cet argent des lèvres, qui sonnent tout autour de moi ; – puis des cris qui commencent, suivent, s'enflent, ondulent et s'en vont en s'éteignant. Est-ce là ce que j'éprouve, ce que j'entends, ce que je vois ? Non, ce ne peut être encore cela. – Parfois des images, à minces feuilles d'or, semblent passer sur ma tête ; – des tourbillons d'esprits, avec des ailes qui ne font ombre nulle part, viennent

effleurer mon visage ; – des rubans, à nuances d'un nombre infini, se déroulent, s'épanchent, se froissent, brillent et tombent je ne sais où ; – un Génie, que Dieu seul connaît et envoie, m'entoure d'une impulsion qui tantôt me heurte, me retient, me rend froide, me ranime, me fond. C'est comme si je recevais trois ou quatre fois la vie, trois ou quatre fois la mort. »

La jeune femme regardait les pierres, les buissons, les herbes, et leur murmurait ce qui s'agitait en elle.

Bientôt le sentier se perdit au lieu du pavillon, et amena la jeune femme. Elle écouta son eau, ressentit quelque chose de bien doux, bien doux, – et sourit à son petit ver qui venait de cacher la lune.

Elle entra.

Le petit ver devenait jaune.

Aussitôt elle tomba à genoux, se signa et parut béante devant une des places du fauteuil. Ses doigts se mêlaient doucement à des touffes de violette et de jasmin, et séparaient de leurs tiges leurs fleurs blanches et bleues ; puis elle les jetait sur le fauteuil comme un petit abbé encense pour la Fête-Dieu. – Une barrière pesait sur son souffle, et un voile de larmes était à ses yeux.

Cette adoration dura à peu près le temps qu'il faut pour dire cinq fois *Pater noster*, – quatre fois, *Ave*

Maria...

Après quoi la jeune femme se leva, s'assit, n'alluma pas la lampe, car déjà elle ne s'occupait plus de rien ; déjà elle ne ressemblait plus qu'à une machine encore un peu mobile. – Elle était inquiète, haletante, entourée de frissons, car elle attendait, et personne ne venait. À peine elle sortit de sa petite cachette le coffret d'ussassi, pour le baiser sur toutes ses faces, sur toutes ses parties, sur tous ses recoins.

Nous n'entreprendrons pas de dire ce qu'elle ressentit pendant une heure, en ne voyant rien entrer dans le pavillon ; ce serait aussi difficile à raconter, que le monde à refaire. – Nous croyons seulement qu'une lourde fumée l'étouffait, que des dents la rongeaient, que des cordes de feu serraient son coeur, qu'elle se débattait, languissait, se mourait sous quelque chose d'affreux.

Tout à coup la peur la prit quand elle aperçut, un peu au-dessus de la lampe obscure, des yeux qui regardaient.

Quelque temps, elle resta fixée au fauteuil par ces deux clous mouvants ; mais un effort subit la tira par sa robe, et la fit fuir en semant de ses lèvres : « Oh ! s'il était mort ! oh ! s'il allait être mort ! » Et elle courut, elle courut, et tomba sur son amant qui venait d'être assassiné.

Il y avait sur la lampe du pavillon, une chouette qui se balançait gravement, et qui, au moment de la sortie de la jeune femme, se mirait dans le petit ver.

Le lendemain, à la même heure, ce ver, qui avait jauni pour l'homme, jaunissait pour la femme ; elle s'empoisonnait où elle était tombée.

Voici venir une nuit sombre, avec un roulement infernal précédé d'éclairs, tantôt bleuâtres, tantôt sanglants.

Rien qu'un bruit affreux, rien qu'un feu brûlant l'air, rien qu'une pluie fouettante, rien qu'une obscurité profonde sinon les éclairs.

Pas un nuage blanc, pas une étoile, pas un rayon de lune.

Alors, dans une grande salle que les hommes en chairs venaient de quitter, il y eut fête. Les lustres pendaient du ciel par éclats, le tambour battait sans cesse aussi le ciel, et il y avait sur la terre comme un fifre sous les doigts du vent.

Ces lustres, ce tambour, ce fifre, entrèrent dans les yeux et les oreilles de tous ces grands hommes debout sur les planches, – fixes sous leurs habits de cuir, ou de papier, ou de carton ; au point qu'ils tressaillirent, se remuèrent, se changèrent, et leurs soupirs commençaient à parcourir l'espace de la grande salle voûtée.

Ils n'osaient point encore parler...

Xavier FORNERET

Annexe

Un crétin et sa harpe

« Qu'est-ce qu'un crétin ?

– Le crétin ou méssel est un homme qui dégoûte.

– Qu'est-ce qu'une harpe ?

– Une harpe est un instrument qui transporte de la terre au ciel. »

On me demandait un jour si j'aimais la musique. Je répondis : « Oui, quand elle sort de l'âme ; non, quand elle vient des doigts ou du gosier.

– Qu'est-ce que vous appelez donc jouer ou chanter avec âme, ou, pour mieux dire, *avoir de l'âme en musique* ?

– En musique, *avoir de l'âme* ?

– Oui ; qu'est-ce que c'est ?

– C'est faire pleurer ceux qui ont envie de rire, c'est pleurer soi-même, d'abord. Ce sont des larmes qui coulent de vos cordes, de votre voix, de vos clefs, de votre instrument, et qui vont s'épandre sur tout l'auditoire pour le toucher comme le ferait une belle et jeune fille, demi-nue, sourire de chagrin à la bouche

pour moins vous déplaire, vous montrant ses pieds blancs et fins s'entaillant sur la terre, implorant pour sa mère un morceau de pain, pour elle des vêtements : la décence pour la jeune fille, la vie pour la vieille mère.

- Qu'est-ce qu'un auditoire ?
- Plusieurs corps, peu d'âmes.
- Et un instrumentiste ou un chanteur ?
- Un seul corps qui doit donner des âmes à ceux qui n'en ont pas. »

Mais passons à ceci.

C'était en décembre, – décembre avec ses jours rognés par le solstice, son herbe rare et noire, sa bise, ses arbres craquant et engourdis, sa terre dure, son soleil blanc sur la glace qui porte.

C'était le soir, – le soir d'hiver, avec ses réverbères flottant comme des feux de sorciers, son ciel incertain de couleur, ses étoiles se courant les unes après les autres comme pour s'échauffer ; le soir avec ses cloches qui résonnent pour *l'Angélus* comme si elles étaient de cristal ; le soir avec ses voitures de riches qui sont tièdes, et qui passent presque sur les piétons pauvres qui ont froid ; le soir enfin avec ses orgues qui mêlent leurs sons aux cris de ceux qui les portent.

C'était en décembre ; – c'était le soir.

À la porte d'une ville, un crétin s'asseyait le jour sur une pierre noire taillée jadis à facettes, mais qui s'était aplatie sous le souffle du temps. – Qu'il fût froid, qu'il fût chaud, qu'il y eût soleil, boue, poussière, brouillard, vent, pluie, neige, grêle, givre ou verglas, le crétin quittait l'enfoncement pierreux et humide d'un carrefour où il avait pour parquet la terre, pour lit un fagot de branches, pour matelas une botte de paille, et pour couverture des guenilles ; mettait ses pieds dans des sabots minces presque de tous côtés comme une feuille d'arbre ; jetait ses jambes dans un pantalon arlequin par misère, couvrait ses épaules et ses bras d'une moitié de veste, roulait autour de son cou quelque chose qui avait été cravate, était devenue ensuite cordure de cravate, puis cordon, puis enfin fil de soie, pour ainsi dire.

Avec tout cela, ou plutôt manquant de tout cela, le crétin, sans chemise et sans chapeau, accourait vers sa pierre noire. C'était son trône ; personne ne cherchait à le lui disputer ; il se plaçait sur sa borne avec une fierté gueuse. Ses confrères en guenilles l'appelaient le roi des mendiants parce qu'il les surpassait tous en pauvreté. C'était lui qui avait toujours le plus faim, qui était le plus mouillé, le plus brûlé, le plus gelé, le plus nu, parce qu'il était horrible, que ses pieds étaient ronds et retournés, ses jambes courtes et noueuses, ses bras avec trois doigts à chacun par main, ses yeux comme

ceux d'un petit oiseau, son nez dépassé par ses joues, sa bouche à six dents, et sa tête énorme presque sans cheveux. – Parce que la nature l'avait construit ainsi, on semblait lui dire : « Que la nature te nourrisse, t'habille, te chauffe, te rafraîchisse, te loge, te plaigne, t'aime ! » Aussi le pauvre crétin se trouvait souvent réduit à manger ses ongles et à boire dans un creuset de boue l'eau que lui envoyait le ciel.

Un jour qu'il avait vécu de : *Dieu vous bénisse ! Dieu vous assiste ! Je n'ai pas de monnaie ; je ne peux pas vous donner ; je ne peux pas vous donner ; que la Providence vous soit en aide !* – et d'une foule de formules toujours sèches et souvent absurdes, – sept heures, huit heures, neuf heures, dix heures avaient sonné, et le crétin depuis midi n'avait mangé encore qu'un seul petit morceau de pain qu'un pauvre s'était plu à lui faire don. Et voilà que le geôlier de la ville, ivre, rassasié, crie au méseil : « Va te coucher, vieux monstre ! N'entends-tu pas la dixième heure du soir ? Allons, vilain ! attendrais-tu par hasard ton équipage ? Va donc ! va donc ! » Et le geôlier lui bourrait dans la poitrine son trousseau de clefs. – Le crétin tomba, se releva et partit. – Le geôlier entra, se prit à rire et se coucha.

Dans une rue où les réverbères s'étaient éteints, cinq

grandes fenêtres l'éclairaient magnifiquement, malgré que les vitres semblassent être en verre dépoli, tant il faisait froid en dehors et chaud en dedans. – Dans les salons de ces cinq fenêtres se mêlaient l'artiste et l'amateur-artiste de musique. Les femmes, ces âmes personnifiées, y abondaient surtout ; aussi était-on là sans tête et sans regards positifs, tant le cœur était gros et gonflé, battant à perdre haleine, à se rompre. – Ô vous qui avez parcouru certaines soirées musicales, ne vous êtes-vous pas senti plusieurs fois mourir à la vue de ces femmes sous des fleurs, des soieries, des velours, des diamants ? Ne vous êtes-vous pas dit, si là on peut se dire une chose, que Dieu se trouvait un moment dans tout cela plus qu'il n'était ailleurs, qu'il assistait à la distribution de toute cette harmonie, allant frapper sur chacun jusqu'à la moelle de ses os pour couler dans ses membres la volupté, les délices, l'extase ? – En effet, c'est la clarinette qui vous charme ; le cor vous rend fier ; la basse émeut profondément ; le hautbois fait voir des montagnes, des chalets, des troupeaux, des bergères ; la flûte vous berce ; le piano avec ses masses de sons ressemble à ces génies de musique qui s'entrechoquent en dansant près du lit d'un bienheureux pour le réjouir. – Puis le violon, ce lutteur tout ciré, tout frotté pour le combat, se présente disant : « Regardez, je ne suis pas beau, moi ! mais écoutez comment je parle. Je pleure, je ris, je tonne, je caresse, je crie, je soupire,

et cela presque en même temps ; et je n'ai pour tout cela que quatre bouches. Mais aussi j'ai une âme sous mes quatre bouches ; c'est là qu'est mon sentiment, mon amour ; c'est de là que partent mes passions ; c'est là que s'allume le tourbillon qui porte étincelles, incendie, ravage dans l'auditoire. Tant que je combats, je commande, et tant que je commande, on m'obéit ; quand je cesse, on m'admire encore, car je ne suis pas fatigué ; la lutte ne m'apporte que plus de vigueur. Je renais de mes paroles, comme le phénix se reproduit de ses cendres, la vie de son néant. – Roi des sons, plus j'en suis prodigue, plus mon royaume est grand et plein de puissance !... »

On venait d'entendre successivement dans les salons de la *rue Blanche* tous les instruments dont nous venons de parler. Restait la harpe ; – la harpe avec ses accents perlés qui sonnent comme de l'or en s'échappant de ses cordes ; – la harpe qui fait adorer la femme qui la touche ; – la harpe enfin, joie de David et de Dieu.

Jusqu'à ce moment, la harpe était demeurée muette.

Tout à coup a lieu une de ces rumeurs qui annoncent que quelque chose va arriver... C'est une femme de trente ans qui monte sur l'estrade des *solistes*, prend sa harpe, l'amène à elle, la balance, l'effleure de préludes. – Cette femme est pâle, bien pâle ; ses yeux sont bruns et doux, – son front peu élevé ; – sa chevelure ondule

sous quelques fleurs ; sa bouche a des lèvres fines et des dents blanches ; son pied est celui d'un enfant ; sa main est ravissante, et sa taille c'est le roseau qui plie.

On se tait, elle commence ; elle continue, et alors pas une tête ne bouge, pas un bras ne gesticule, pas un regard ne se détourne ; tout est suspendu, arrêté, fixe, mort. Les lumières au plafond paraissent vivre seules avec un être qui agite et maîtrise à son gré une harmonie frissonnante devant des personnages en cire ; car les salons deviennent une ruine d'Herculanum ; – l'auditoire est pétrifié ! –

Descendons un peu dans la *rue Blanche* pour voir et aussi entendre ce qui s'y passe.

Onze heures et demie sonnent. La rue est déserte ; cependant on aperçoit venir d'un point diagonal quelque chose de plus large que haut, comme un homme qui marcherait, horizontalement placé sur un bras perpendiculaire. – C'est le crétin, portant son cabas et qui ne fait que se plaindre en soufflant sur ses doigts. Il se rend à son carrefour ; il va mettre son corps, que la faim possède, entre la terre et l'air. Ne croyant plus à Dieu, accoutumé aux rebuffades des hommes, aux cris des enfants, à l'horreur qu'il inspire à tous, il n'a pourtant qu'une peur, celle de mourir, car il tient à la vie autant que ses sabots tiennent peu à ses pieds. Il se plaint, mais c'est presque chez lui une habitude ; même

quand il a mangé, il grommelle ; c'est un tic de son larynx. – Néanmoins le méssel souffrait horriblement au soir dont nous parlons, lorsqu'il arriva sous les fenêtres éclairées de la *rue Blanche*. – D'un bond il s'arrête sur son cabas, ne souffle plus sur sa chair, oublie qu'il a faim, qu'il a froid, lance ses yeux aux croisées, ses oreilles aux sons. – Voilà que, de glacé qu'il était, son sang devient chaud ; de stupide et sauvage qu'était sa figure, elle prend une teinte d'étrange expression. Tout le jeu des organes du crétin semble être en un mouvement insolite ; il ne se sent plus dans la rue, exposé à ce vent qui a éteint les réverbères en figeant leur huile ; il éprouve des suffocations comme un petit Auvergnat qui aurait dîné en cour ; il se remue de ses doigts, de ses jambes qui paraissent s'allonger et reprendre une forme ordinaire ; il ôte ses sabots parce qu'il trouve que, malgré leur délicate contexture, ils font encore trop de bruit ; il essaie de reproduire avec sa langue grossière les paroles fines et claquantes de l'instrument qui l'enivre, il cherche à grimper après le mur pour voir ce qui cause sa folie, son ravissement. Il s'écorche et les pieds et les mains, retombe sur le pavé, remonte encore. – Inutile ascension ! – Il se cramponne pourtant ; il va, il dégrade, il est en chemin ; il croit arriver, il espère, il pense déjà casser un carreau pour fourrer sa tête dans les salons, au risque d'effrayer toute l'assistance et de suspendre ce qui lui apporte sa joie. Il

ne songe qu'à voir ; il aura vu, peu lui importe le reste ; il désire, il fait d'incroyables efforts. La peau d'un de ses doigts reste à un morceau de fer qui avance ; la douleur l'irrite, il continue toujours ; il est insensé, car son but ne peut être atteint : il n'y a au mur qu'un banc et ce fer qui a déchiré son doigt. – Il se crispe, il sue, il est dans un état qui approche de la rage ; il n'a cependant rien *pris* depuis midi ; et malgré ce, la vigueur du crétin semble s'accroître de son inanition. Dieu le possède pour le faire monter ; cette fois le Diable est plus fort que Dieu. Le mésel a parcouru les trois quarts d'une toise lorsqu'il glisse sur le sol, sanglant, fatigué, exténué, anéanti. Son cabas heurté roule et lui vomit quelque chose dont il ignorait la présence et qu'il dévore par instinct, non par plaisir ; car, aussitôt qu'il a jeté cet aliment dans son estomac, il ne mange, ne boit plus que des sons ; il est nourri, rassasié ; saute, crie, se roule, se tord, se relève, et enfin se tient coi un instant, pour recommencer de nouveau sous les fenêtres qui lui donnent la richesse, la force, le sentiment, l'âme, la vie, presque la beauté. – Le crétin est heureux.

Dans les salons que le petit homme trapu regarde comme étant le ciel, et qu'il n'atteint pas de ses cris, la harpe continue de vibrer sous l'exécution aérienne de la femme pâle, tantôt brûlante, passionnée, poignante ; puis, molle et douce ; tantôt originale, noble et pleine de

majesté ; puis, simple, naïve et gracieuse, entraînant toujours. Les fleurs de son âme se nuancent sous deux papillons rose et blanc qui voltigent sur ces cordes ; – ses mains. Ses yeux s’allument, s’éteignent ; on dirait qu’ils sont de verre, et qu’une lumière, se trouvant placée derrière eux, s’approche et s’éloigne alternativement. Sa bouche un peu entr’ouverte semble appeler à elle le baiser des anges, et l’on voit sur son front toute la Musique caressant sa chevelure et venant rafraîchir cet esprit sonore qui s’embrase sous les traits de la femme pâle. – Oh ! si le crétin l’avait vue, cette femme ! il serait mort en faisant le signe de la croix, car il se serait cru en face de Dieu ! – Cependant elle exécute sans cesse avec une verve divine toutes les difficultés fléchissant sous ses bras, comme un brin d’herbe sous le vent.

– Les pleurs qu’elle fait répandre à sa harpe vont mouiller les yeux de tout l’auditoire. Il n’y a plus dans l’assemblée que des âmes sans corps.

Après un *passage final* exactement saisi, inimitablement rendu, les personnages qui écoutaient, se réveillent avec lenteur, parce que la femme pâle vient de fermer la bouche à ses cordes :

Et lorsque parut le jour qui suivit cette nuit de délices, on aperçut au-dessous des croisées de la *rue Blanche* la peau d’un doigt après un morceau de fer ; –

sur un banc, le crétin ; sur les *fenêtres*, ses yeux fixes ;
et sur ses joues, de grosses larmes gelées.

Table

Rien	4
Quelque chose	24
Le Diamant de l'herbe.....	28
Annexe	42
<i>Un crétin et sa harpe</i>	43

Cet ouvrage est le 128^{ème} publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.